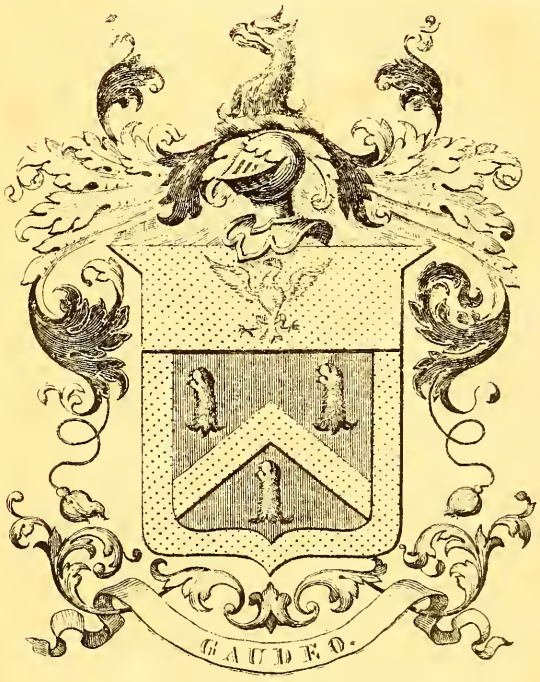
Wilberforce



John Carter Brown.

mensongères de Mazères, n'ai-je pas assez dit pour le convaincre de calomnie ? N'ai-je pas suffisamment prouvé que les noirs n'étaient pas inférieurs aux blancs, que leurs facultés sont égales, lorsqu'ils ont les mêmes avantages ?

Je vais donc terminer ces réflexions que j'ai entreprises avec beaucoup plus de zèle et de bonne volonté, que de talens et de lumières ; j'ai souvent senti mon infériorité [non point celle que m'attribue Mazères] pour traiter une cause aussi sublime que la mienne. Heureux si par mes efforts j'ai pu dissiper les préventions qui planent sur nous depuis des siècles et contribuer au bonheur et à l'avancement de mes semblables !

Mazères défend la cause des ex-colons, de cette caste d'hommes, dont le système affreux et les crimes inouis font frémir la nature ; et moi la cause que je défends est celle de l'humanité entière. Blancs, jaunes et noirs, nous sommes tous frères, tous enfans du père éternel, tous intéressés dans cette cause : ô homme ! quelque soit la couleur de ton épiderme ! quels que soient ta nation et la religion que tu professes ! tu es intéressé au triomphe des haytiens, à moins que tu n'ait étouffé tous les sentimens de justice et d'équité que Dieu a gravés dans tous les cœurs ; tu ne peux mettre dans la balance les intérêts d'une caste d'hommes flétris par les crimes, avec les intérêts du genre humain !

FIN.

RÉFLEXIONS

ADRESSÉES aux Haytiens de partie de l'Ouest et du Sud, sur l'horrible Assassinat du Général DELVARE, commis au Port-au-Prince, dans la nuit du 25 Décembre 1815, par les ordres de PÉTION.

DANS la Gazette Royale du 24 Mai, j'ai rendu compte de l'assassinat de l'infortuné général Delvare ; je me hâte aujourd'hui de jeter quelques réflexions sur le papier, qui m'ont été suggérées par l'horreur que m'inspire ce crime abominable.

Le général Delvare, pour avoir émis franchement son opinion sur la nécessité où les haytiens étaient de terminer leurs dissentions civiles, fut accusé par Pétion de conspiration contre sa personne, traduit en présence d'un conseil de guerre et condamné à cinq années de détention.

Après avoir subi la peine qui lui avait été infligée, le général Delvare, espérait d'être rendu

RP

à la liberté, à sa famille et à ses concitoyens; tous les honnêtes gens du Port-au Prince croyaient aussi, que selon la loi qui absout le coupable qui a subi sa peine, il eut été mis en liberté, d'autant que Pétion, plusieurs fois, en avait fait la promesse solennellement. Vain espoir! cet infortuné militaire ne devait jamais revoir le jour; sa mort était depuis long-temps résolue; mais par un raffinement d'hypocrisie et de méchanceté dont Pétion seul est capable, il feignit jusqu'au dernier moment de vouloir le rendre à la liberté et à sa patrie. Pour confirmer chacun dans cette opinion, il poussa la dissimulation jusqu'à l'inviter dans un festin, tandis qu'il avait donné des ordres secrets pour l'égorger dans l'obscurité de la nuit.

Tout le monde se demande pourquoi cette atroce perfidie? Pourquoi feindre d'inviter dans un festin, l'infortuné qu'il avait résolu de faire égorger? quelles sont donc les raisons qui pouvaient obliger Pétion à tenir une conduite aussi infâme? Etait il donc absolument nécessaire d'ôter la vie au général Delvare? Quels nouveaux griefs pouvait il avoir à lui imputer? ce général, enfermé dans un cachot pendant cinq ans, réduit dans la plus affreuse misère, pouvait-il conspirer ni faire aucunes tentatives contre sa personne? toutes

ces questions se présentent naturellement à l'esprit, et sont autant de problèmes à résoudre pour les personnes qui ne connaissent point la politique, l'hypocrisie et la scélératesse de l'homme de l'île de Ratau. Pour moi qui me suis fait un devoir depuis quinze ans d'étudier son caractère diabolique, il me sera facile de donner l'explication de sa conduite.

Je vais encore essayer de soulever le voile d'iniquité qui couvre les crimes de ce monstre. En effleurant cet horrible tableau, j'en ferai ressortir quelques ombres ; s'il m'était possible, lecteurs, de vous le montrer dans son entier, vous frémiriez d'effroi. . . . . .

De tous les vices qui déshonorent l'espèce humaine, l'hypocrisie est sans contredit le plus odieux de tous, et ce vice qui forme le caractère dominant de Pétion ne peut être égalé que par son ambition démesurée ; l'hypocrisie et l'ambition, voilà les bases de la conduite de Pétion, et la source empoisonnée d'où découlent tous nos maux ! L'homme peut vaincre ses passions et se corriger de tous les vices, excepté de l'hypocrisie et de l'ambition.

Depuis que le monde existe, la plupart des grands scélerats qui ont désolé le genre humain, ont été presque tous des hypocrites et des ambi-

tieux, et pas un seul ne s'est jamais corrigé de ces vices odieux.

Pour se convaincre de ses grandes vérités, lisez l'histoire. Louis XI, César Borgia, Sixte Quint jusqu'à Maximilien Robespierre, étaient des hypocrites et des ambitieux.

C'est sous le masque de l'hypocrisie que Pétion a caché son excessive ambition, et qu'il a trompé et trompe encore une partie des haytiens.

Caché derrière ce talisman avec son air doux et mielleux, son patelinage, cet ambitieux a commis tous les crimes et inondé sa patrie des torrens de sang ; on dirait que ce vers a été fait tout exprès pour caractériser ce monstre.

Le ciel est dans ses yeux et l'enfer dans son cœur !

Telle est la solution du problème qui explique la conduite de Pétion dans l'assassinat du général Delvare ; il a commencé par s'environner des circonstances favorables pour couvrir ses affreux desseins, et se réserver les moyens de jeter tout l'odieux du crime sur les instrumens qui exercent ses vengeances. Je n'ai même pas de doute qu'il n'ait eu l'air de s'affecter de cet assassinat, et de blâmer les officiers qui ont exécuté ses ordres ; tel a été toute sa vie son plan de conduite et la marche qu'il s'est tracée par sa monstrueuse hypocrisie.

Pour prouver mes assertions, je ne ferai qu'une esquisse rapide de sa conduite politique ; c'est à l'histoire qu'il appartient de graver avec son burin ses crimes innombrables. Grand Dieu ! que de forfaits se présentent à ma pensée ! d'une main assurée, pourrai-je les tracer ?

Pétion veut parvenir à la souveraine puissance, il compose sa figure, ses manières, son langage ; nouveau protée, il prend toutes les formes pour s'en applanir le chemin ; il affecte une entière abnégation de tout ; il méprise les richesses, les honneurs, les grades ; il ne veut rien, n'a besoin de rien et n'ambitionne rien ; les généraux, ses camarades, se décorent suivant leurs grades et comme l'exige la tenue militaire ; lui, il n'aime point toutes ces décorations ; cette tenue militaire, ces galons, tout cela le gêne et l'offusque ; il affecte une simplicité approchant du cynisme ; un simple habit bourgeois, un petit chapeau rond, un pentalon de nankin à la matelote, des demi bas et des pantouffles ; voilà sa mise ordinaire. Dans le public il se confond dans la foule, et se popularise. Il passe la majeure partie de son temps à jouer aux dames, ou il se rend au bord de la mer pour considérer les bâtimens ou présider à la construction d'une barque. Il ne s'occupe point du service ; Germain est tout, lui n'est rien ; ne vous

y trompez pas, son calcul est fait ; il a ses raisons pour cela. Dans la conversation il démoralise tant qu'il peut; il ne parle que des intrigues de femmes, et lance des quolibets contre la religion ; il travaille sourdement à fomenter l'esprit de révolte et de séduction ; il se plaint que les finances sont dilapidées, qu'il n'existe aucun ordre dans le gouvernement ; il dit aux militaires qu'ils ne sont pas payés, habillés, rationnés comme ils devraient être ; aux agriculteurs, il leur dit qu'on les fait travailler à l'ardeur du soleil, ils ne doivent rien faire ; quant à lui seul, on brûlerait toutes les habitations. On lui amène un homme ; cet homme a volé un bœuf ou un cheval, Petion se met à rire, laissez le aller ce pauvre diable, il en avait besoin. Pierre vient de plonger son couteau dans le cœur de Jacques, au milieu de la rue du Port-au-Prince, on conduit devant lui l'assassin, hé bien ! dit Pétion, que voulez vous que je fasse, si je fais tuer Pierre, cela ne fera pas revenir Jacques, et ce sera deux hommes de moins; laissez aller Pierre, peut être un autre le tuera à son tour. Il affecte d'être si doux, si bon, qu'il ne veut pas voir le moindre petit mal ; monte-t-il à cheval, il ne se sert ni d'éperon, ni du fouet, de crainte d'égratigner son cheval.

A la vérité de ce tableau, mes compatriotes, vous reconnaissez Pétion? je ne l'ai jamais accusé sans preuves; j'ai toujours pensé que l'auguste vérité suffisait pour terrasser le crime et le mensonge. Hé bien! c'est avec tout ce manége d'hypocrisie, c'est avec cette feinte bonté, que Pétion est parvenu à détruire son chef et son ami pour se saisir d'une partie du royaume, et cet homme qui ne voulait rien, qui n'ambitionnait rien, ne voulait, cependant, que la souveraine puissance; cet homme si bon, si doux, qui ne pouvait égratigner le ventre de son cheval, a fait couler des flots de sang de ses compatriotes; amis comme ennemis, il a tout fait immoler, dès l'instant qu'ils ont porté obstacles à son ambition démesurée.

Je vais encore vous prouver la vérité de cette assertion.

Le temps étant venu, Pétion résolut de faire périr l'Empereur, son chef, son ami et son bienfaiteur; il suscite contre lui les généraux Gérin, Yayou et Magloire; il les met en avant; il leur fait commettre le crime: pendant ce temps, il attend l'issue de l'événement dans l'inaction au Port-au-Prince; il se tient enfermé dans sa chambre, se prépare à recueillir le fruit du crime, ou à jeter tout l'odieux sur ses généraux, dans le cas où ils n'eussent pas réussis; après l'événement, il

dit aux hommes de couleur qu'il avait détruit Dessalines, pour ne pas se laisser jamais commander par un nègre ; et aux noirs, il leur dit que ce n'était pas lui qui avait ordonné ce crime ; mais que c'étaient les hommes de couleur. Il profite des premiers troubles pour faire assassiner ses ennemis personnels ; et à peine s'est-il débarrassé d'eux, qu'il songe à prendre les moyens de se débarrasser successivement des chefs qui l'avaient aidé à commettre ces assassinats ; il commence par son favori, par Yayou, qu'il avait surnommé le Brutus d'Hayti ; il insigue contre lui ses propres officiers, et Yayou, meurt assassiné : vient aussitôt le tour de Magloire ; en vain il fuit à Jacmel pour sauver ses jours, David Trois l'arrête, et vingt-quatre heures après, Magloire avait cessé de vivre : David Trois périt à son tour dans les campagnes du Sourdes ; Pétion l'envoie dans une expédition préméditée, d'où il ne devait jamais revenir. Il veut se défaire de Lamarre, il connaît sa valeur ; c'est un partisan de Gérin, il se méfie de lui ; il faut qu'il s'en débarrasse ; il le tire de la prison où il était détenu, l'élève au grade de général de brigade, l'envoie confiné dans le Môle, où il périt frappé d'un boulet de canon. Le ministre Gérin porte obs-

tacle

tacle à son ambition ; Gérin connaît l'incapacité de Pétion, et prémédite un changement ; Gérin est son compétiteur ; Gérin n'aura pas long-temps à vivre ; il lui suscite Bruny Leblanc, et soudain Gérin est immolé à son ambition et à sa vengeance ; sa tête tombe sous la hache des sapeurs de son propre régiment, son cadavre est traîné sur la place publique de l'Anse-à-Veau par ses compagnons d'armes, comme celui de l'Empereur l'avait été sous ses yeux ; exemple frappant de la justice et de la vengeance divine ! Bruny Leblanc tombe dans la disgrace, pour avoir trop fidèlement exécuté ses ordres, et il eût périt comme les autres, s'il n'était resté dans la nullité la plus complète ; rien ne démontre davantage que l'ambition est le seul mobile des actions de Pétion, que sa conduite infâme envers le général Rigaud. Rigaud, son chef, son ami, son ancien compagnon d'armes, arrive, Pétion feint de le recevoir à bras ouverts, le comble de caresses ; mais bientôt l'expérience démontre quelle était leur sincérité, Rigaud est environné de l'estime de ses anciens compagnons d'armes, c'est un compétiteur ; déjà il porte obstacle à l'ambition de Pétion ; les liens de l'amitié et de la reconnaissance, l'ancienneté de services, rien ne peut

émouvoir le cœur de Pétion ; il faut que Rigaud soit immolé ; Pétion fomente les esprits, soulève les troupes, forme un complot dans la ville des Cayes ; Rigaud est attaqué dans son gouvernement ; s'il ne se fût vaillamment défendu, et sans le secours du général Borgella, il eut été massacré par les partisans de Pétion. Rigaud a échappé aux poignards meurtriers de Pétion, mais il n'a pu échapper à ses poisons ; Rigaud meurt quelques jours après au milieu des souffrances les plus horribles sur l'habitation ci-devant Laborde dans la plaine des Cayes ; Borgella prend d'une main chancelante les rênes du commandement du Sud, mais il ne les tiendra pas long-temps ; avant de le frapper, le tartuffe commence par diviser les autorités du Sud ; Francisque est puissant à Jérémie, il faut d'abord le renverser pour avoir ensuite meilleur marché de Borgella ; dans Jérémie même, Pétion présente à Francisque un adversaire, Henry, colonel du 18e régiment ; le combat s'engage, Francisque vaincu est chassé de son commandement ; Henry est fait général, bientôt il devient suspect, Pétion lui provoque un rival, il périt par la main du colonel Tytie, qui à son tour fut remplacé par le colonel Bruneau, homme de couleur : débarrassé de ce côté, Pétion marche contre le général Borgella, qui, affaibli par la

défection de Jérémie, sans ambition et redoutant de verser le sang de ses concitoyens, s'est soumis. Pétion l'amène avec lui au Port-au-Prince, le réduit à la nullité la plus complète ; depuis cette époque, les généraux Francisque, Beauregard, Bergerac, Giles Benech, sont aussi réduits à végéter dans l'obscurité, pour éviter, s'ils peuvent, son poignard assassin ; enfin, Pétion poursuivant sa carrière de crimes vient de faire assassiner l'infortuné général Delvare ; à peine ce forfait est il consommé, qu'il se prépare à en commettre de nouveaux ; déjà il choisit parmi ses généraux quelles seront les premières victimes qui doivent succomber sous ses coups. Quoi ! vous laisserez vous donc, mes frères, dévorer jusqu'au dernier par ce monstre ? Cet homme qui ne pouvait égratigner son cheval, se baignera-t-il impunément dans les flots de votre sang ? Ne voyez-vous pas qu'il n'a d'autre but, d'autres calculs que de satisfaire son ambition démesurée, dût-il ensevelir son pays sous des monceaux de décombres et de ruines ? Si tous ces faits que je vous rapporte, qui sont de notoriété publique, ne suffisaient pas pour vous en convaincre, n'êtes-vous pas témoins de la farce qu'il fait jouer sous vos yeux, au Port-au-Prince de 4 ans en 4 ans ? *Imbert*, l'administrateur doit toujours le remplacer ; mais il s'an-

range de manière qu'*Imbert* ne le remplacera jamais ; voilà trois fois que cette farce comique se renouvelle ; vous n'êtes point, sans doute, assez aveuglés pour ne pas vous en apercevoir ? Le moment arrive de nommer Pétion à sa dictature éternelle, chacun se prépare à bien jouer son rôle pour plaire au tyran ; *Imbert* qui joue le simulacre de Président pendant 24 heures, le pauvre *Imbert* s'étudie aussi à faire sa cour à l'hypocrite ; enfin, arrive le moment de paraître sur la scène, Pétion fait semblant de vouloir se démettre de son autorité, *Imbert* s'écrie, non, non, Président, je ne puis accepter cette charge, il n'y a que vous seul qui puissiez sauver la république ! dans l'instant tous les gens apostés exprès, s'avancent et environnent le tartuffe, oui, oui, s'écrient-ils, il n'y a que le Président qui peut sauver la république ! soudain, *Imbert* s'écrie, vive le Président ! vive la République, une et indivisible et impérissable ! et ses affidés répètent les mêmes acclamations !

Que le pauvre *Imbert* est à plaindre d'être obligé de jouer un rôle aussi humiliant que désagréable !

C'est après vingt-cinq ans d'expérience et de révolution, que Pétion fait du Port-au-Prince, le théâtre de ses scènes démagogiques ! O vous mes compatriotes, qui n'avez point renoncé à

l'honneur et à la raison ! comment pouvez-vous vous laisser avilir à ce point ? Comment pouvez-vous supporter les farces de ce jongleur qui vous déshonore ?

Que comptez-vous devenir, mes frères, en persistant dans cet état déplorable, d'anarchie et de misère où Pétion vous a plongés ? Quel est celui d'entre vous qui ne soit pas entièrement convaincu que tous nos malheurs, les flots de sang qui ont coulés, ne soyent l'ouvrage de ce monstre ? Rappellez-vous quel homme était plus heureux que lui sous feu l'Empereur ? Quel chef jouissait de plus de faveurs, de confiance et de considération ? Que lui manquait-il ? Qui pouvait l'obliger d'allumer la guerre civile et d'attirer tous les malheurs sur nos têtes ? O que de crimes ce monstre a commis pour satisfaire son ambition démesurée ! O mes compatriotes, comme il vous a cruellement trompés ! Militaires, mes frères d'armes, Pétion vous a-t-il tenu les promesses flatteuses qu'il vous avait faites, ses promesses insidieuses qui lui ont servi de prétexte pour vous tromper et vous faire dévier de la route de l'honneur ? Il vous disait que vous n'étiez point habillés, et il vous laisse dans un état de nudité, plus nuds que vous n'avez jamais été ; il vous disait que vous n'étiez point payés,

et lui, il vous paye encore bien moins ; il vous avait promis quatre gourdes par mois, et il ne vous donne lorsque vous êtes de service que quelques *centimes* de mauvaises pièces de cuivre, et il vous dit que vous êtes payés ; il vous disait que vous n'étiez point rationnés, et demandez lui donc quelle ration il vous donne ? Vous devez vous rappeller qu'à cette époque vous aviez des rations de pain et de viande salée. Qu'avez-vous donc gagné, mes frères d'armes, dans cette malheureuse révolution que Pétion a faite pour satisfaire uniquement ses projets ambitieux ; vous êtes beaucoup plus malheureux que vous n'étiez encore à cette époque ; vous aviez pour vous l'honneur, une conduite irréprochable et la gloire immortelle que vous aviez acquise sur le de champ de bataille, en combattant les français, les éternels ennemis de notre liberté et de notre indépendance ? Aujourd'hui que vous reste-t-il du fruit de vos travaux et de votre sang répandu, rien, absolument rien ; Pétion vous a tout fait perdre ; vous n'avez plus cette considération que vous aviez autrefois ; l'état militaire, ce noble métier des armes est tombé dans le mépris et l'avilissement ; votre gloire militaire s'est obscurcie ; Pétion s'est avili et dégradé pour jamais par la conduite infâme qu'il a tenue envers son pays et

ses concitoyens ; ses intrigues, ses soumissions et ses basses adulations aux français, qui ont fait dévorer nos compatriotes par les chiens, le couvrent d'une infamie éternelle ; ce déshonneur n'est point votre ouvrage, mais il réjallit sur vous?

Agriculteurs, mes frères, Pétion vous a toujours trompés, et il vous trompera toujours de toutes les manières ; celui qui vous disait de ne pas aimer le travail est votre ennemi ; parce que le travail nourrit l'homme, et sans le travail vous ne pouvez être que malheureux. Pétion pour vous tromper vous avait promis le bonheur, et il vous accable d'impôts ; vous ne pouvez livrer une seule livre de café, sans payer *quinze gourdes* de droit par millier à l'exportation ; sucre, coton, bois de campêche tout paye également, ce qui est la cause que vos denrées ne pourront jamais augmenter, et ne se vendront toujours qu'à vil prix ; il veut vous dégoûter entièrement du travail pour ne vous borner qu'à la culture des vivres.

Militaires, agriculteurs, commerçans haytiens ou étrangers, vous avez été tous également trompés par les fausses apparences, le langage et les manières hypocrites de Pétion ; vous l'avez cru un instant susceptible de faire quelques biens, l'expérience vous démontre qu'il en est incapable ; vous l'avez cru doux et humain, et le temps vous a con-

vaincu que c'est un monstre inhumain, capable de commettre tous les genres de crimes.

Comme la vérité seule est mon guide, et que je n'avance rien sans preuves, je vous prie, mes frères, d'examiner avec moi son extrême ignorance et son entière incapacité dans l'art de gouverner les hommes.

Pétion vous avait promis de faire régner l'ordre, les lois, la justice et l'équité, et il vous a plongés dans l'anarchie et le désordre le plus complets, sans lois et sans justice ; il se plaignait sous l'Empereur qu'il existait un désordre dans le gouvernement et dans l'administration des finances, demandez-lui donc maintenant quel est l'ordre qu'il a établi dans l'un et dans l'autre ? du Cap-Tiburon à la plaine du Cul-de-Sac, portez vos regards, vous verrez les funestes effets de son gouvernement ; au lieu de ces plaines florissantes, de ces montagnes couvertes d'abondantes récoltes, vos regards consternés ne découvrent qu'un sol dévasté couvert de ruines. Peut-il vous parler de l'état florissant de l'administration des finances, de l'ordre qu'il y a établi, lorsque vous ne possédez pas une seule gourde de bon aloi, et qu'il est réduit à la funeste ressource de l'altération des monnaies, à faire fabriquer des pièces

de

de cuivre, et à lever des impôts exhorbitans sur le peuple, sans pouvoir pour cela faire face aux dépenses publiques ? Qui ne voit pas que par son système monétaire, sa république finira par engloutir les fortunes privées, plonger le peuple dans la plus affreuse misère, et terminer elle même par faire une banqueroute frauduleuse.

Habitans des campagnes et des villes, pères de familles, gens économes, qui voulez mettre de côté quelque argent pour les besoins urgens, gardez vous bien de mettre en réserve ces mauvaises pièces de cuivre, ces centimes, autant vous vaudrait de serrer une roche. Cultivateurs, mes frères, Pétion vous trompe ; il vous paye vos denrées avec de la fausse monnaie ; dans tous les pays du monde, le cuivre est toujours cuivre, et ne peut avoir la valeur de l'argent ; Pétion vous vole le prix de vos sueurs et de vos travaux ; un jour viendra que vous perdrez tout votre avoir ; ces pièces de fausses monnaies tomberont à nulle valeur, et vous aurez le regret amer d'avoir économisé et travaillé pour rien ; Pétion vous contraint et vous force à prendre en payement ces monnaies de cuivre, tandis qu'il ramasse autant qu'il peut d'or et d'argent pour faire son *magot* : demandez-lui donc pourquoi il ne forme pas son trésor particulier avec ces centimes qu'il vous force de prendre ? il ne vous dira pas que sa monnaie n'a point cours dans l'étranger, qu'il a besoin d'or et d'argent pour au besoin assurer sa fortune et sa fuite.

Je vous ai signalé, mes frères, tous les crimes

et les calamités de tous genres que Pétion a attiré sur nos têtes ; n'aurait-il pas mieux valu pour notre infortuné pays que ce monstre n'eût jamais existé, puisqu'il est le principe, la cause et l'auteur de tous nos maux ? Maudit soit à jamais le jour qui l'a vu naître !

Haytiens, noirs et jaunes, mes frères, de partie de l'Ouest et du Sud, je vais vous dire de grandes et de terribles vérités ; c'est en fouillant le mal dans sa racine, que nous pourrons l'extirper; je vais vous parler le langage de la franchise ; puissiez vous me prêter votre attention, il s'agit de votre salut.

Le plan de Pétion, bien connu, est de réduire les noirs dans l'esclavage, pour servir la cause des français; vous n'en avez pas de doute; je vous en ai fourni des preuves signées de la propre main de Pétion ; je l'en ai accusé en face du peuple haytien et de l'univers entier; il a été accablé par la vérité et l'évidence des faits ; il n'a pu y répondre ; et je le défie de pouvoir jamais se justifier de ce crime horrible ; il a brûlé mes écrits, mais il n'a pu brûler la vérité !

Pour exécuter ses criminels projets, Pétion se sert des hommes de couleur, comme d'instrumens nécessaires, qu'il emploie pour tenir dans l'oppression et détruire les noirs qui veulent résister à la perte de leur liberté ; l'assassinat du général Delvare et de tant d'autres vous en donne la preuve ; et je vais encore vous le démontrer d'une manière incontestable.

Le plan favori des français et des ex colons étant de nous faire détruire les uns par les autres,

jusqu'à ce que nous tombions dans un état de dépopulation et de faiblesse, pour entreprendre ensuite l'œuvre de notre entière extermination; Pétion, ce monstre, agent des français, poursuit avec ardeur l'exécution du plan favori des blancs français, en faisant détruire les noirs par les hommes de couleur, pour ensuite faire détruire ceux ci par les noirs.

Hommes de couleur, mes frères, ne soyez pas sourds à ma voix; aux accens de la vérité daignez je vous prie m'écouter.

Pétion en travaillant à réduire les noirs dans l'esclavage, en se servant de vous comme des instrumens nécessaires, suivant le système de Malouet, Pétion ne travaille-t-il pas en même temps à la destruction des hommes de couleur; projets favoris des blancs français. Je vous le demande, pouvez-vous réduire les noirs dans l'esclavage? Et je suppose même, ce qui est impossible, que par le concours des ex-colons, vous réussiriez à exécuter cet infâme projet, que deviendrez vous pour prix de vos forfaits? N'êtes-vous pas des instrumens nécessaires qui devez être brisés à votre tour?

Hommes de couleur, mes frères, revenez donc de vos erreurs; Pétion vous avait bercé du rêve de sa trop funeste ambition; malheureusement pour vous, méconnaissant vos vrais intérêts, vous avez rejeté la voix de la raison, de la justice, qui doivent être toujours la règle de la conduite et des actions des hommes. Hélas! vous vous êtes laissés entraîner par les perfides suggestions de Pétion! Qu'en est-il résulté? il vous a placés dans la position la plus funeste, la plus dan-

gereuse, la plus critique, où vous vous soyez jamais trouvés depuis le cours de la révolution. Vous ne pouvez exister à Hayti et n'avoir de salut que dans le sein des noirs, avec les noirs et par les noirs, nos parens, qui nous ont donné le jour. Eh bien ! Pétion, par sa conduite infâme, est parvenu à vous les aliéner ; non content d'avoir détruit le premier Chef, parce qu'il ne voulait pas, disait-il, se laisser commander par un nègre, il a voulu encore porter ses mains parricides sur le Roi, notre auguste et bien-aimé Souverain, pour les mêmes raisons, je veux dire par la même scélératesse. Voilà quel a été sont début ; maintenant voici comme il poursuit ses attentats. Toutes les places civiles et militaires sont occupées par les hommes de couleur, depuis le Sud jusqu'au Port au-Prince ; vous verrez la vérité de cette assertion ; s'il y a un noir qui commande, c'est pour la forme, il est surveillé par deux ou trois hommes de couleur en sous-ordre qui épient toutes ses actions, pour en rendre compte à Pétion, qui fait détruire successivement tous les chefs noirs sous vos yeux. Par cette conduite infâme, il creuse de ses mains vos tombeaux et travaille à votre entière destruction ! vous n'existez que dans des angoisses, que dans des craintes continuelles, pour vous et vos familles ; qui peut donc vous obliger de rester dans cet état pénible et déplorable, qui ne peut durer encore longtemps, sans que vous éprouviez une commotion des plus terribles, lorsque vous pouvez trouver, auprès du Roi, dans le sein de la patrie, des honneurs et des récompenses, le calme et la sécurité,

pour vous et vos familles? Pourquoi persistez-vous à rester sur le volcan, lorsque vous pouvez en sortir? Je vais vous en proposer les moyens.

Il s'agit de votre salut, réfléchissez-y bien, c'est un frère, c'est un compatriote qui vous parle, et qui voudrait vous sauver, en vous montrant du doigt le bon chemin.

Dites-vous donc à vous-mêmes un homme de couleur, Pétion est le premier moteur de tous nos malheurs; lui seul est coupable; lui seul est la cause des calamités de tous genres qui ont affligé et qui affligent encore notre infortuné pays. Hé bien! qu'un d'entre vous se lève et dise: un homme de ma couleur a fait tout le mal, il faut que je le répare; il faut que par mes nobles efforts que je contribue à éteindre la guerre civile, à réunir mes compatriotes en une seule et même famille; il faut que je chasse ou fasse tomber sous mes coups l'ambitieux Pétion, l'unique auteur de tous nos maux; il faut que je proclame mon Souverain, mon chef légitime, j'en aurai l'honneur et la gloire, j'aurai sauvé mes frères et mon pays sans effusion de sang?

Hâtez-vous de prendre ce parti si honorable, le seul qui vous reste; qu'un homme d'un cœur grand et généreux se lève parmi vous, et vous êtes sauvés! Sinon, rappellez-vous bien de cette grande vérité que je vais vous dire, Pétion aura beau faire tuer les noirs, ils se lasseront d'être tués, opprimés, avilis et dégradés; tôt ou tard il se trouvera parmi les noirs un homme de courage, assez grand, assez généreux pour tenter cette noble entreprise, Pétion tombera sous ses

coups, et il aura vengé ses concitoyens et son pays, alors que deviendrez vous ?..... Vous qui persitez toujours à être les instrumens de ses crimes et de ses vengeances !

Pourquoi donc persistez-vous à rester dans cet état de choses qui ne peut durer ? Pétion, pour vous empêcher de prendre cette salutaire résolution qui doit rétablir le calme, le bonheur et la sécurité parmi vous, vous inspire des craintes, invente des mensonges et des calomnies, pour reculer tant qu'il peut sa chute inévitable !

Ne craignez rien, mes frères, le Roi sage qui nous gouverne, avec cet esprit de clémence et de justice, ne veut et ne peut vouloir que le salut des haytiens de toutes les couleurs, celui qui ne se donne pas un instant de repos, sans travailler à consolider l'édifice de notre liberté et de notre indépendance ; celui qui veille sans cesse et qui épie les mouvemens de nos implacables ennemis, pour déjouer leurs projets destructeurs. Celui là, dis-je, est l'ami du peuple, et ne peut vouloir que l'extinction de la guerre civile et la réunion des haytiens de toutes les couleurs, en une seule et même famille !

Dans les guerres civiles, il ne peut exister de véritable gloire dans les combats, puisque le parti victorieux est obligé de pleurer la perte des vaincus, sur le champ de bataille ; que des frères aient égorgés des frères, que des haytiens aient vaincus des haytiens ; quel bien, quelle gloire, peut-il en résulter pour la patrie ? ah ! dans les dissentions civiles, la seule, la vraie gloire, c'est de pouvoir les éteindre sans effusion de sang !

cette gloire immortelle appartient à notre auguste et bien-aimé Souverain, d'une main ferme et sage, il tient le timon de l'état; il saura, n'en doutez pas, réunir les fragmens épars de la famille Haytienne; mais lorsque notre généreux monarque vous tend les bras, lorsqu'il fait tous ses efforts pour opérer cette réunion si désirée, ne ferez vous donc rien pour vous mêmes? Resterez vous insensibles à vos propres malheurs, à la voix de ce père bon et généreux qui vous appelle? O mes frères! O mes compatriotes! je ne vous ai jamais écris sans que je ne soye descendu dans ma conscience, si vous aviez le bonheur de connaître le Roi comme nous, si vous connaissiez ses sentimens, son grand cœur, son amour pour sa patrie et ses concitoyens. Ah! que de regret vous auriez de ne l'avoir pas connu; comme vous vous empresseriez sur ses pas, avec quelle ardeur vous le seconderiez dans ses généreux desseins, pour le bonheur de notre commune patrie! Qu'est-ce donc, mes frères, quel génie infernal peut encore vous arrêter? Que craignez vous donc? Ce n'est pas celui qui vous dit: marches droit, suis ton chemin, fais ton devoir, qui vous trompe; mais bien celui qui vous flatte et vous caresse, et qui vous dit: fais ce que tu veux, suis tes passions, ne t'embarrasse de rien: ce n'est pas le père qui corrige ses enfans qui les aime le moins, c'est plutôt celui qui les abandonne à eux-mêmes, qui les déteste! Ah! mes frères, ce n'est pas le torrent impétueux, qui descend en grondant de la montagne, qui noye le voyageur; mais bien plutôt cette eau

02246

paisible et dormante qui croupit dans la plaine! Image fidèle de l'hypocrisie, elle engloutit le malheureux qu'elle trompe et qui se fie à ses perfides apparences!

Je ne puis m'empêcher avant de terminer mes réflexions, de penser de la manière déplorable dont le général Borgella s'est dessaisi de son commandement pour livrer sa vie à la discrétion de Pétion; tandis que s'il avait proclamé dans le Sud l'autorité royale, nous avons la certitude, d'après les sentimens de magnanimité et de générosité de notre auguste et bien-aimé Souverain; le général Borgella et les officiers sous ses ordres eussent été maintenus dans leurs commandemens; le général Borgella serait devenu un des grands dignitaires du royaume; il aurait acquit des droits à la bienveillance de son souverain, à la reconnaissance de sa patrie, pour l'avoir délivrée du fléau de la guerre civile!

Vous avez encore, mes frères, la même occasion qui se présente devant vous; joignez vous à S. E. M. le comte de Jérémie, vous êtes sauvés, et vous obtiendrez les mêmes et heureux résultats.

Baron DE VASTEY.

Au Cap-Henry, chez P. Roux, imprimeur du Roi.

RELATION

De la Fête de S. M. la Reine d'Hayti, des Actes du Gouvernement qui ont eu lieu durant cet Événement, et de tout ce qui s'est passé à l'occasion de cette Fête.

Dès l'instant que le peuple de la ville du Cap-Henry fut instruit que notre auguste et bien-aimé Souverain devait se rendre dans la capitale avec la Famille Royale, pour célébrer la fête de sa majesté la Reine, notre très-grâcieuse Souveraine, il fit éclater sa joie par des transports d'allégresse, et dans son enthousiasme il se porta en foule sur les avenues de la ville par où LL. MM. devaient faire leur entrée : les routes furent aplanies et couvertes de feuillages ; des arcs de triomphe furent élevés au pont du Haut-du-Cap-Henry et au Cours de la Reine.

Depuis long-temps le peuple de la capitale soupirait du désir de posséder dans son sein LL. MM. : les grandes occupations militaires du Roi, dans l intérieur du pays ne lui avaient point permis de les visiter plus souvent ; l'arrivée prochaine de LL. MM. ne pouvait donc pas manquer que

E816
V341r